



CC - JOLIVET DANIEL - WIKIMEDIA COMMONS

Retour à Gargilesse

*B*ien des années ont passé, et je reviens enfin à Gargilesse pour tenir ma promesse. Assise aux côtés de mon petit-fils, ma ceinture bien attachée, je me perds dans mes souvenirs...

Où ont disparu les joyeux paysages de ma jeunesse ? les prairies verdoyantes et les bosquets ? les haies ? les vaches ? les chemins creux ? les champs de céréales où fleuraient bleuets et coquelicots ? Où sont les forêts de feuillus où l'humus exhalait après l'orage ? les étangs ? les clochers qui ponctuaient le parcours de leur « i » majestueux ?

Je ne reconnais plus rien. L'autoroute a tout avalé. Tout. Jusqu'aux villages effacés dans le dédale de grands détours qui les égarent dans l'horizon. Jamais la route ne m'a paru aussi longue et aussi ennuyeuse. Jadis, le trajet durait bien plus longtemps, mais combien il me semblait court !

Dès les beaux jours, Monsieur confiait les clés de son étude au premier clerc, et nous quitions Paris, Madame, lui, les enfants et moi, pour le moulin de Gargilesse où nous restions jusqu'à la fin septembre. Monsieur conduisait prudemment, Madame assise à

ses côtés. Je me souviens encore du frémissement de sa moustache dans le rétroviseur, tandis qu'il fredonnait des airs légers. Parfois, il arrivait que Madame s'assoupisse, assommée par les premières chaleurs et le ronflement incessant du moteur. Alors il se taisait, un sourire sur les lèvres, et d'un clin d'œil complice nous faisait signe de nous tenir tranquilles. Moi, je ne risquais pas de m'endormir. Installée sur la banquette arrière au milieu des enfants, je ne perdais pas une miette du paysage qui s'offrait à mes yeux gourmands. Chaque virage était promesse d'un nouvel enchantement, chaque contrée traversée un nouvel étonnement. Le petit Jacques était souvent malade, et nos arrêts étaient fréquents au cours de cette longue journée que durait le voyage. S'il me tardait de retrouver la douceur de la Creuse et la fraîcheur de ses baignades, j'aimais ces haltes inopinées qui m'offraient l'occasion de respirer les senteurs du terroir. Ici, les suaves effluves des roselières annonçaient les rives ensablées de la Loire. Là, le parfum acidulé des résineux suintant sous le soleil ardent me laissait deviner l'approche des forêts de Sologne. Et là encore, quand l'odeur âpre de la fumée des charbonnières envahissait la Delahaye, je pouvais être sûre que l'heure du déjeuner allait bientôt sonner.

Tout est différent aujourd'hui. Je ne reconnais plus rien. Mes paupières sont lourdes. Ma tête pesante. La climatisation a remplacé les bouffées d'air frais qui rosissaient mes joues et chatouillaient mon cou, chaque fois que Monsieur baissait sa vitre.

Et l'autoroute, qui file à vive allure entre les hauts talus, impose le tournis à mes yeux fatigués.

– Essaie de tenir le coup encore un peu, mamie. Il n'y en a plus pour très longtemps.

Alexandre me sourit. Alexandre et ses grands yeux attentionnés qui débordent d'affection. C'est fou comme ton petit-fils te ressemble de plus en plus ! Il a ton nez,

ton front. La même fossette qui se dessine au coin des lèvres quand il sourit. Et puis surtout il a tes yeux.

– C'est sûr qu'à mon âge, il n'y en a plus pour très longtemps ! réponds-je avec malice.

– Mamie ! Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire !

J'aime le taquiner. De mes petits-enfants, il a toujours été mon préféré. Quand il était petit, je l'asseyais sur mes genoux et je passais des heures à lui conter le monde étrange des farfadets et de leurs facéties. Celui des étangs mystérieux où, les soirs de lune, se réunissent les sorcières malfaisantes. Les fontaines où les biches se transforment en jolies princesses, et les crapauds en princes chevaleresques. Suçant son pouce, attentif et émerveillé, il buvait mes paroles, des étoiles plein les yeux. Ce voyage, c'est lui qui en a eu l'idée. Pour fêter mon quatre-vingt-dix-septième anniversaire. Rien ne pouvait me faire plus plaisir ! Grâce à lui, je vais enfin réaliser mon vœu et tenir ma promesse. En attendant, il a raison : je ferais mieux de garder les yeux grands ouverts. À mon âge, le temps devient une denrée si rare qu'il vaut mieux jouir de chaque grain qu'offre le sablier comme d'une pierre précieuse.

Argenton-sur-Creuse. Jadis, à la lecture de la pancarte blanche, le petit Jacques ne tenait plus en place.

– Nous irons pêcher le gardon à la Roche-aux-Moines, papa ?

– Et rendre visite à la ferme des Chaumerettes ? renchérissait mademoiselle Adèle.

– Et Marie viendra avec nous ?

– Bien sûr que je viendrai !

Les jumeaux m'adoraient. Dès l'âge de quatorze ans, juste avant leur naissance, ma mère m'avait placée au service de Madame, et j'étais devenue pour eux comme une grande sœur.

– Et au château ?

– Et au lac d'Éguzon ?



Retour à Gargillesse

● Les deux enfants battaient des mains. Et quand apparaissait au loin le clocher de Badecon-Le-Pin, il me fallait prendre sur moi pour ne pas ajouter à leur excitation. À partir de ce point précis, la campagne berrichonne n'avait plus de secrets pour moi. Je connaissais par cœur tous ses chemins, ses hameaux, ses immenses pâturages où les moutons n'avaient pas encore été décimés par la fièvre charbonneuse. Je pouvais nommer sans me tromper n'importe lequel de ses riaux chantants. J'aimais tant m'y promener le soir, une fois les enfants couchés, et leurs chambres rangées. Te souviens-tu de nos balades nocturnes au clair de lune ? Jamais je ne m'en suis lassée...

La route du Pré-à-Pont. Ses lacets qui dominent la vallée. Ses landes à bruyère. Une puissante odeur de blés chauffés par le soleil pénètre la voiture et me monte à la tête. Je suis tendue. Mon cœur bat la chamade. J'ai si peur de ne rien reconnaître après toutes ces années. Soixante-dix-sept ans ! J'ai du mal à y croire. Soixante-dix-sept années tissées d'une seule et longue suite de jours et de nuits... Le temps a passé si vite. Et tout à coup, au détour d'un virage, le panneau bleu et blanc qui me fait un clin d'œil.

Gargillesse. Enfin ! tout me revient d'un coup à la figure, avec le parfum capiteux des chèvrefeuilles mêlé à celui, âpre, des prunelliers sauvages. Ma jeunesse est là de nouveau, qui s'étale devant moi et me sourit. Intacte. Comme si la vie s'était attelée au temps pour glisser en arrière. Gargillesse ! L'émotion me submerge. Je suffoque. Une douleur pointue et fulgurante traverse ma poitrine et m'arrache une grimace.

– Quelque chose ne va pas, mamie ?

Alexandre a saisi ma main. La presse avec douceur. Je tremble. Il y a si longtemps que personne ne me prend plus la main. Je lis de l'inquiétude dans ses grands yeux posés sur moi. Ces yeux si noirs. Si noirs et si doux à la fois qu'ils me donnent le vertige. Ces yeux qui ressemblent étrangement aux tiens. Si chauds et si présents. Vivants.

– Si, si, tout va bien au contraire. J'ai juste besoin de prendre un peu de repos. À mon âge, les voyages sont fatigants, tu sais !

Situé à l'entrée du village, l'hôtel est accueillant. Ma chambre est à l'étage. Un lit en fer forgé, une armoire, une simple table de toilette sur laquelle repose un miroir. Le confort est sommaire, mais peu m'importe. De la fenêtre qui ouvre grand sur la vallée, je domine les toitures enchevêtrées du bourg, et c'est là l'essentiel.

À peine Alexandre a-t-il tourné les talons que je ressors de la chambre, et entame la descente vers le village.

*Le bonheur est dans le pré,
Cours-y vite, cours-y vite
Le bonheur est dans le pré,
Cours-y vite il va filer (1)*

J'entends encore le son de tes souliers qui courent vers moi à travers les ruelles, ton filet à la main. La vie était si douce alors. Aussi légère et insouciante que ces papillons bleus qu'aussitôt attrapés tu relâchais en échange d'un de mes baisers. Où sont passés nos rêves ? Qu'est devenue cette promesse qu'à l'ombre du grand hêtre roux nous avions échangée, du soleil plein les yeux ? Tu partais pour Amboise. Je regagnais Paris. Nous nous étions juré de revenir à Gargillesse. Après.

Après est un mot que depuis, j'ai appris à bannir de ma vie...

Les arbres ont survécu à la folie des hommes. À leurs tempêtes. Et le grand hêtre roux est toujours là. Fier, majestueux, le soleil mollement posé sur ses branches. C'est là que je m'assois pour souffler un moment. Comme jadis lorsque je t'attendais.

Te souviens-tu combien cette année-là la canicule avait été précoce ? Dès les premiers jours de mai, la chaleur sur Paris était devenue si insoutenable que Monsieur avait dû avancer d'un mois notre départ pour

Gargillesse. Loin des rumeurs de guerre qui déjà planaient sur la capitale, je vivais mes vingt ans en douce, sereine et insouciant, partageant mes journées entre la charge des enfants et mes longues rêveries solitaires. C'est ici même, au pied du hêtre roux dont les reflets incendient encore la rivière, que je te vis la première fois. Je me souviens que le ciel était bleu. De ce bleu transparent qui dès le matin annonce la couleur pour toute la journée. L'air était pur, léger. Une brise tiède et délicieuse comme une caresse coulait sur mes épaules et mes bras nus. Je m'étais assoupie dans l'herbe, quand le son de ta voix vint me tirer de ma rêverie. Tu étais là, le dos calé contre le tronc de l'arbre, un livre ouvert entre les mains. Grand, svelte. Si élégant dans ton habit de ville. Dès ton premier regard, une tempête exquise s'empara de moi.

Mais tant de temps s'est écoulé. Et je me sens si vieille.

Dans mon souvenir, la maison n'était pas si loin. La villa Algira. Sa maison. Son havre. Les marches de nos rendez-vous. Combien de fois sommes-nous venus nous asseoir là, sur le perron en pierre ? Tu aimais tant me parler d'elle. George. Cette femme si étrange à mes yeux, qui avait fait ce choix curieux de troquer la douceur de son prénom, Aurore, contre celui d'un homme. Je ne comprenais pas. Alors tu m'expliquais. Je me souviens de tes airs enflammés quand simplement tu prononçais son nom. George ! George ! Tu vénérerais cette femme au point de me rendre jalouse.

– Qu'as-tu à craindre d'une morte ? te moquais-tu de moi.

Plus que son œuvre, sa vie te fascinait, et moi je buvais tes paroles en espérant lui ressembler un peu.

Tu vois, j'ai tenu ma promesse.

Je suis là.

Fidèle à notre rendez-vous...

Mais les pierres sont si rudes et froides, et les volets fermés. Il va bientôt faire nuit.

Je dois remonter à l'hôtel, sinon ton petit-fils va s'inquiéter.

Te souviens-tu encore comme la nuit était noire le soir où tu glissas tes mains sous mon corsage ? Des doigts à caresser le ciel. Doux, si doux. Je me souviens encore du trouble qui m'envahit quand, une main posée sur mon épaule, tu me guidas jusqu'à

“Ne rien attendre. Juste se souvenir, murmurait George Sand à mon oreille”

ta chambre. La lune, qui jusque-là était restée cachée derrière un banc de nuages noirs, s'était subitement dégagée et grimpa dans le ciel. Elle nous souriait. Je me souviens t'avoir souri aussi. Avoir souri à mon doux abandon. Si simple, si naturel. Une belle évidence. Au creux de ton grand lit blanc, je me suis offerte à tes caresses en pensant que c'était ainsi qu'Aurore aurait aimé s'abandonner. Alexandre. Mon bel Alexandre. Si fort et si tendre à la fois. Après, longtemps après, en franchissant le pont en contrebas de la rivière, je m'étais retournée vers le balcon de fer forgé. Tu étais là, à la fenêtre. Haut. Si haut. Sans les voir, je devinais tes yeux qui se posaient sur moi. Me caressaient encore et encore. Toujours. Et sous le clair de lune, ta chemise bleue comme un appel. S'y coller. S'y frotter encore. Retrouver l'odeur de ta peau. Ton goût. Le corps qui fond et la chaleur qui monte entre mes jambes. Mais j'avais dû filer vers le moulin. Souriante. Radieuse. T'emportant avec moi comme un précieux trésor. Ma douceur. Mon secret. Caché dans la corolle de ma tendresse. Toi si fragile contre toute apparence. Si sensible. Si beau dans ton désir de moi. Je m'étais endormie en souriant aux étoiles.

Ne rien attendre. Ne rien vouloir. Juste se souvenir, murmurait George Sand à mon oreille. Ne rien demander à l'avenir. Juste

Retour à Gargillesse

- savoir. Avec la force de l'évidence. Et je savais. Il n'y avait pas d'erreur.
Tu partais pour la guerre.
Je regagnais Paris.
Mais nous avions promis de revenir...

Voilà l'hôtel, enfin ! Et l'escalier jusqu'à ma chambre. Je n'en puis plus. Mes jambes usées ne savent plus me porter. Mon corps est fatigué. Mon cœur aussi. Tous ces souvenirs sont trop brûlants pour lui. Il t'appelle, te réclame...

– Alexandre ?

La porte de ma chambre s'entrouvre. Je lève la tête vers le miroir et n'en crois pas mes yeux. Là, tu es là derrière moi. Tes grands yeux noirs brillant dans la pénombre.

– Alexandre !

Un doux frisson s'empare de moi. Mon cœur s'affole. S'emballe. Je sens ton souffle chaud caresser mon épaule, tandis que tu murmures à mon oreille :

– Il y a si longtemps que je t'attends...

Quand vint l'heure du coucher, Alexandre alla frapper à la porte de sa grand-mère pour lui souhaiter bonne nuit. N'obtenant pas de réponse, il l'entrouvrit sans bruit. Assise face au miroir, sa tête légèrement inclinée sur le côté, la vieille femme s'était assoupie. Fasciné, il demeura un long moment à contempler ses longs cheveux dénoués qui ruisselaient sur ses épaules. La lueur orangée de la lampe allumait des dessins dans les grands rideaux bleus, et sous le jeu des ombres, il pensa qu'elle avait dû être bien jolie jadis, dans sa chemise brodée. C'est seulement lorsqu'il s'approcha pour l'embrasser qu'il remarqua ses yeux. Ils étaient grands ouverts sur leur ciel bleu. Plus limpides que jamais. Tandis qu'un doux sourire éclairait son visage apaisé.

FIN

1. Extrait du poème *Le bonheur* de Paul Fort (1872-1960).

À Aurore

La nature est tout ce qu'on voit,
Tout ce qu'on veut, tout ce qu'on aime.
Tout ce qu'on sait, tout ce qu'on croit,
Tout ce que l'on sent en soi-même.

Elle est belle pour qui la voit,
Elle est bonne à celui qui l'aime,
Elle est juste quand on y croit
Et qu'on la respecte en soi-même.

Regarde le ciel, il te voit,
Embrasse la terre, elle t'aime.
La vérité c'est ce qu'on croit
En la nature c'est toi-même.

*George SAND (1804-1876),
Poème extrait du recueil
Contes d'une grand-mère, 1873.*



ISTOCK